



Aux origines du trotskysme au Québec

Michel Mill a adhéré à la section canadienne de la Quatrième Internationale, la League for Socialist Action (LSA) à Toronto en 1961 à l'âge de 16 ans et s'est installé à Montréal en 1964. Il nous raconte l'activité du début du trotskysme au Québec dans les années 60.

GS. Peux-tu nous expliquer dans quelle circonstance s'est développée la Quatrième Internationale au Québec?

M.M. Il y a une certaine continuité organisationnelle depuis 1964 depuis la création de la Ligue socialiste ouvrière (LSO) malgré des scissions. Avant cela il y avait eu dans les années trente quelques groupes de l'opposition de gauche au Québec mais tout est disparu au début de la guerre.

En 1945, le Parti ouvrier révolutionnaire (POR) s'est fondé et est devenu la section canadienne de la Quatrième Internationale. Le POR existait avant tout à Vancouver, Windsor, Toronto et Montréal et était composé majoritairement de travailleurs industriels des secteurs de l'automobile, du bois, de l'électricité et du vêtement. Il avait une présence très réelle au Québec jusqu'au début. Il avait une certaine présence au sein de la Fédération des unions industrielles du Québec (FUIQ) par le biais de militants comme Jean-Marie Bédard, président de la FUIQ à une certaine époque, et Julien Major qui, plus tard, est devenu vice-président du Congrès du Travail du Canada (CTC). Quand le CCF (le prédécesseur du NPD) a abandonné fin 1943 sa politique anti-conscription, il a perdu 90% des membres francophones au Québec. Certains de ces gens comme Major et Bédard se sont regroupés autour du noyau trotskyste et ont participé à la fondation du POR en 1944.

A son point le plus fort, le POR avait 300 membres à l'échelle pan-canadienne et une trentaine de membres au Québec. Il publiait un journal du nom de "La Vérité". Le POR est disparu sous l'impact du recul des luttes ouvrières et du maccarthysme. Finalement en 1953, il y a eu une scission au Canada, reflet de la scission qui a eu lieu au niveau de l'Internationale. La majeure partie de militants francophones québécois ont quitté l'organisation.

La seule organisation qui a survécu pendant les années

50, était l'organisation liée au groupe américain, le Socialist Workers Party, SWP. La League for Socialist Action (LSA) au Canada-anglais existait à Toronto et à Vancouver avec quelques membres ailleurs dans le pays.

Elle avait l'habitude du début à la fin des années 60 d'organiser chaque été une tournée de trois ou quatre camarades qui achetaient une vieille auto ou camionnette, prenaient un paquet de littérature, des journaux, des brochures et partaient sur la route pour vendre et pour rencontrer du monde. Ils vivaient des résultats de leur vente... Ils faisaient des contacts un peu partout au Canada et au Québec.

Suite à la révolution tranquille, il y eu toute une montée de luttes au Québec, de luttes indépendantistes avec la montée du Rassemblement pour l'Indépendance Nationale (RIN) et des courants de la gauche nationalistes comme Parti-Pris. Il y a eu également un développement considérable du mouvement syndical. Le NPD qui venait tout juste de se former a connu une scission autour de la question nationale et sa majorité a fondé le Parti socialiste du Québec autour de syndicalistes comme Jean-Marie Bédard, Michel Chartrand, Pierre Vadeboncoeur, Fernand Daoust.

La LSA au Canada suivait de près les développements au Québec bien qu'il y avait assez peu de membres qui parlaient français. Il y avait quand du monde capable de lire le français comme moi-même.

Au printemps 64, j'ai participé à la réunion de fondation de la Ligue socialiste ouvrière (LSO). A ce moment là, l'organisation comptait une douzaine presque tous anglophones. La création de la LSO s'est faite à la suite du congrès de réunification de la Quatrième Internationale en 1963 qui a eu un effet de stimulant considérable sur nous. Quand j'ai adhéré à la LSA en 1961, il y avait au plus 35 membres à l'échelle pan-canadienne.

Au moment de création de la LSO, il y avait une effervescence politique énorme au Québec à l'intérieur du mouvement ouvrier, au sein du mouvement indépendantiste, parmi les étudiants. Nous assistions à la montée du mouvement indépendantiste et surtout de la conscience nationale. Les gens ne se définissaient plus comme Canadiens-français mais se considéraient des Québécois. Ceci a eu un très grand impact chez les gens qui se radicalisaient dans le mouvement ouvrier et l'expansion rapide du secteur public et para-public a fait en sorte que toute une couche de gens influencé-e-s par la radicalisation nationale et sociale se sont trouvé-e-s syndiqué-e-s. C'est cette couche qui va se trouver derrière la radicalisation des centrales en 71-72 et à la tête des centrales à partir du milieu des années 70.

G.S. Quel rôle a joué la LSO dans cette période de montée jusqu'à la formation du Parti Québécois ?

A partir de l'automne 64, moi et un autre camarade, nous avons participé à la revue **Révolution Québécoise** qui était la fusion de deux courants, des gens qui avaient quitté le Parti communiste en 1956 et qui étaient pro-chinois, mais pas maoïste, dans le débat sino-soviétique, et un autre courant, dominant, autour de Pierre Vallières et de Charles Gagnon qui venaient des nationalistes de gauche. La LSO publiait de façon irrégulière un journal **La Lutte Ouvrière** et on diffusait les publications de la Quatrième Internationale comme **World Outlook** et **Perspectives mondiales**, revues qui nous fournissaient des informations de qualité sur la situation politique mondiale.

En 1965, il y a eu la création de Mouvement de libération populaire (MLP) par la fusion du groupe autour de **Révolution Québécoise**, du club Parti-Pris, du Groupe d'action populaire (composé d'anciens du FLQ) et auquel participe la LSO tout en gardant son indépendance organisationnelle. Après un débat sur la lutte armée (FLQ) qui s'est soldé par le débat d'une toute petite minorité autour de Vallières et Gagnon, le MLP, qui était surtout composé de jeunes a proposé la fusion avec le PSQ dans le but de chercher une présence plus réelle au sein du mouvement syndical. Il faut souligner la contribution importante de la LSO au débat dans le MLP. Celui-ci a repris la perspective que nous avançons pour la formation d'un parti de classe.

Entre temps, à la fin 1965, des divergences sur la question nationale ont commencé à apparaître entre la LSA au Canada anglais et la LSO à Montréal. Au congrès du printemps 1966, la totalité des membres de Montréal (moins une voix) étaient pour l'indépendance et la totalité des membres du Canada-anglais (moins une voix) était pour le droit du Québec à l'autodétermination mais sans prendre position pour ou contre l'indépendance. La divergence posait la question à savoir si l'organisation révolutionnaire devait jouer un rôle sur toute les questions

y compris les questions qu'on catégorise comme des questions "démocratiques". Ou est-ce qu'il fallait attendre jusqu'à ce que la majorité de la classe ouvrière décide de sa position sur la question nationale et ensuite suivre la classe ouvrière. Derrière ce débat, il y avait une série de conceptions différentes de ce qu'est le programme de transition et du lien dialectique entre les questions dites démocratiques comme la question nationale et les questions sociales.

Cette divergence avait également pris une forme organisationnelle. D'après les gens qui avaient participé à sa fondation, la LSO était une organisation indépendante avec des liens fraternels avec la LSA. D'après les dirigeants de la LSA, la LSO n'était qu'une "branche" de la LSA. La polarisation sur cette question était également totale selon les lignes nationales. Nous avons néanmoins accepté la discipline de l'organisation à cause de notre adhésion à la Quatrième Internationale.

L'incompréhension de la question nationale, de la réalité de la lutte des classes au Québec et de la place des militants québécois dans l'organisation pancanadienne ne sera jamais vraiment surmontée de façon correcte et mèneront inévitablement à d'autres divergences jusqu'à la scission en 1972 qui voit la création du Groupe Marxiste Révolutionnaire (GMR) au Québec.

A partir de l'été 1966, on a assisté à une courte période de recul des luttes. L'Union nationale de Daniel Johnson avait gagné les élections et tout le monde était désespéré face à ce semblait signifier un retour à la réaction duplessiste. En 1968, René Lévesque ayant quitté le Parti libéral, a réussi à transformer le Mouvement Souveraineté-Association en un Parti Québécois de masse ayant un programme ambigu sur la question nationale et sociale. Le PQ s'est avéré capable de récupérer une bonne partie de la couche militante nationaliste suite au recul des luttes mais surtout faute d'alternative ouvrière.

G.S. Quel a été le rôle de la LSO pendant les événements de 1968 ?

M.M. En plus de la radicalisation générale sur la question nationale et le renforcement du mouvement syndical, il y a eu deux autres éléments qui ont préparé l'explosion des luttes étudiantes et linguistiques à l'automne 1968.

Le mouvement contre la guerre du Vietnam a démarré en 1965. Ce mouvement a eu un impact à l'intérieur du mouvement étudiant. Au Québec et, dans une moindre mesure, au Canada-anglais, il y avait une identification spontanée avec le FLN Vietnamien parmi les indépendantistes de gauche et parmi les étudiants. Ensuite il y avait eu la scission de la Canadian Union of Students. La quasi-totalité des organisations étudiantes au Québec ont quitté

CUS et créé, en 1964, l'UGEQ, qui était de toutes les grandes manifestations contre la Fête de la Reine, à la Fête de la St-Jean, contre la présence américaine au Vietnam. A cette époque, aller à une manifestation, c'était affronter la police.

Pendant la session 67-68, la réforme scolaire a commencé à être appliquée avec la création des CEGEPs et de l'UQAM. Et le mouvement étudiant s'est mobilisé par rapport au processus technocratique et anti-démocratique d'intégration aux nouvelles institutions scolaires. Au cours du printemps et de l'été 68, il y a eu une série de grèves et d'occupations étudiantes.

Les événements du printemps 68, l'offensive du Têt au Vietnam, le printemps de Prague, mai-juin en France, les Jeux olympiques de Mexico ont eu un impact considérable. L'influence des événements de mai-juin 68 en France sur le mouvement étudiant québécois était assez importante. Les jeunes Québécois qui étudiaient en France sont revenus au Québec durant l'été 68. En octobre 68, la quasi-totalité des institutions scolaires post-secondaires du Québec étaient occupées par les étudiant-e-s souvent avec l'appui actifs des syndicats enseignants.

Avant 1968 la LSO était surtout présente dans le mouvement contre la guerre du Vietnam et dans les institutions universitaires de langue anglaise comme McGill et Sir George Williams.

Au printemps 68, l'organisation décide de m'envoyer étudier à l'Université de Montréal. Les études ont très vite été éclipsées par le militantisme au sein du mouvement étudiant. Mais il faut dire qu'il y a eu une personne qui, malgré lui, a fait un travail de recrutement extraordinaire pour la Quatrième internationale au Québec. C'était Claude Charron, alors vice-président de l'UGEQ. Lors de la grande manifestation qui a terminé la grève étudiante d'octobre 68, il a violemment dénoncé devant 10 000 étudiants, au Centre sportif de l'Université de Montréal, les trotskystes qui d'après lui étaient partout et essayaient de "surradicaliser" le mouvement. Les trotskystes, c'était une personne. Mais Charron identifiait aux trotskystes tout ce qui était à gauche de la direction de l'UGEQ. Et beaucoup de ces gens sont venus chercher qui étaient ces horribles gauchistes.

C'était le début de la francisation de l'organisation trotskyste au Québec. On avait une organisation de jeunesse, la Ligue des Jeunes Socialistes. En novembre 68, suite à la mort de Daniel Johnson, il y a eu une élection partielle dans le comté de Bagot, comté rural, et on m'a présenté comme candidat. C'était une opération plus politique qu'électorale qui nous permettait de nous consolider et d'avoir une présence plus large.

Ensuite, on est intervenu avec beaucoup plus d'effectifs et d'impact concret lors des mouvements linguistiques de masse en 1969 (McGill français, St-Léonard, la lutte contre le Bill 63, etc.). Mais la persistance de divergences sur la question nationale combinée avec la lourde intervention organisationnelle de la majorité canadienne-anglaise, qui renversait presque toutes nos décisions même tactiques, nous a terriblement affaiblis en créant une atmosphère de lutte fractionnelle. Comme je l'ai déjà dit, cela a abouti à une scission quelques années plus tard.

G.S. Peux-tu nous expliquer quel a été l'apport de la Quatrième Internationale au développement de l'organisation.

M. Mill: L'appartenance à la Quatrième internationale a joué un rôle décisif. D'abord, l'accès qu'on avait aux débats, passés et présents, au sein de la IV et de ses sections nous a permis de développer et de raffiner notre compréhension de la question nationale dans un pays largement urbanisé et industrialisé. Ceci était surtout vrai des discussions de la IV sur le phénomène du populisme-bonapartisme nationaliste en Amérique latine.

Pendant et après les événements du printemps 68, grâce aux différentes publications de la IV, nous avons pu suivre les événements un peu partout dans le monde (au Vietnam, en France, en Tchécoslovaquie, en Yougoslavie, au Mexique, etc.) de beaucoup plus près que n'importe qui d'autres au Québec. On avait des analyses tactiques, stratégiques et théoriques. On avait une série de publications. On avait les écrits de nos camarades directement impliqués. Dans bien des cas, ces camarades étaient à la direction de ces mouvements. On en savait probablement plus que des simples participants des pays en question à cause de notre appartenance à l'Internationale. Pour ne donner qu'un petit exemple, assez drôle d'ailleurs: lorsque l'occupation de l'École des Beaux-Arts de Montréal s'est prolongé pendant plusieurs mois après le recul de la lutte dans les cegeps, l'Association étudiante des Beaux-Arts est venue nous chercher parce que des amis aux Beaux-Arts de Paris leur avaient dit que seuls les trotskystes savaient organiser un service d'ordre!

L'Internationale, malgré sa faiblesse organisationnelle, a su reconnaître l'importance des événements et mettre le paquet sur l'information et sur l'analyse. Elle les a correctement identifiés comme étant un tournant dans la situation mondiale. Cela nous a bien placé pour tirer un série de leçons par rapport à notre propre situation qui se développait dans un contexte international spécifique.

L'entrevue a été recueillie par Alain Bernatchez